

Enfin la religion s'appuie sur la justice, la bonté et la sagesse de Dieu pour démontrer nos droits à la vie éternelle.

Les matérialistes n'ont apporté jusqu'ici aucun argument décisif contre ces trois sortes de preuves; il est facile de le démontrer.

Est-il, par exemple, possible de nier que l'homme n'est jamais complètement satisfait sur cette terre ?

Nous souffrons tous de ne pouvoir égaler nos désirs. Nous avons soif d'infini, d'éternité. Nous cherchons sans cesse la vie et même un accroissement de vie. Le néant nous fait horreur. Notre intelligence est affamée de vérité, d'absolu, de sorte que, entre notre constitution spirituelle et l'au-delà, il y a, suivant une judicieuse remarque, « corrélation organique ».

La biologie enseigne que tous les êtres atteignent leur fin; pourquoi seul l'homme n'atteindrait-il pas la sienne ?

Malgré toute leur subtilité, les matérialistes sont impuissants à expliquer la nature humaine, car, sans la vie future, elle demeure la plus douloureuse et la plus mystérieuse des contradictions.

« En effet, dit Cousin, un être qui demeurerait incomplet et inachevé, qui n'atteindrait pas la fin que tous les instincts proclament, serait un monstre dans l'ordre éternel, problème mille fois plus difficile à résoudre que les difficultés qu'on élève contre l'immortalité de l'âme (1). »

« Ma nature est là, dit encore Jouffroy, elle est faite d'une certaine façon; en vertu de son organisation, elle a des désirs qui ont une fin et qui ont un but. Il y a en moi une intelligence qui comprend toute la portée de ces désirs, une sensibilité qui est horriblement malheureuse, car ces désirs meurent impuissants et ne peuvent se satis-

(1) COUSIN, *Cours de l'histoire et de la philosophie moderne*. Ladrangé et Didier, 1846, t. II, p. 359.

faire sur cette terre. Il y a aussi en moi des facultés qui, malgré des obstacles, possèdent tout le pouvoir nécessaire pour satisfaire ces tendances. Tout cela, je le comprendrais en moi; je serais malheureux dans la condition actuelle; je m'expliquerais cette condition; j'en verrais la nécessité, les convenances dans une certaine hypothèse que ma nature réclame tout entière, et cette hypothèse ne serait qu'une chimère impossible, absurde! La plus grande absurdité imaginable serait, au contraire, que cette vie fût tout: je n'en connais pas de plus grande dans aucune branche de la science. La plus grande absurdité et la plus grande contradiction imaginable seraient que cette vie fût tout; donc il y en aura une autre (1). »

Non seulement l'infini, l'absolu, la suprême beauté nous attirent invinciblement,

(1) Th. JOUFFROY, *Cours de droit naturel*, t. II, 30<sup>e</sup> leçon, p. 380.

mais encore la loi morale exerce sur nous son empire.

Tous les hommes, si dépravés qu'ils soient, ne peuvent pas ne pas reconnaître que la vertu l'emporte sur le vice, la justice sur l'injustice, l'amour sur la haine. Toutes les fois que personnellement nous violons la loi morale, nous sentons au dedans de nous une voix plus ou moins impérieuse qui nous condamne.

Or la raison exige impérieusement que le bonheur soit intimement lié à l'exercice de la vertu! Il n'est pas niable cependant qu'il est le plus souvent très dur de faire son devoir. Le sentier qui mène à la perfection est terriblement étroit et rude; on ne peut en atteindre le sommet sans se déchirer jusqu'au sang les pieds et les mains.

Pour dompter les instincts égoïstes qui surgissent des profondeurs de notre être, il faut une énergie soutenue et persévérante, et cependant l'abdication de son intérêt

personnel au profit d'un être humain qui souvent ne vous en sait pas gré, ne constitue-t-il pas un des éléments de la perfection?

Plus terrible encore semble la lutte contre les sentiments passionnels. A certaine période de l'existence, le feu brûle nos veines et il est des êtres, d'une sensibilité spéciale, dont chaque minute de la vie est consumée par les plus brûlants désirs. Quelle torture, quel supplice incessamment renouvelé pour celui qui, obéissant aux impératifs de la raison et du devoir, s'efforce de broyer le désir sous l'étreinte de la volonté! Quel effroyable combat, puisqu'il faut lutter contre la nature elle-même.

« Aux talons des mortels, s'écrie Joergensen (1), brûle la vieille piqûre du serpent : hommes et femmes bondissent aux chemins du jour pour se retrouver, les pieds

(1) JOHANNES JOERGENSEN, *le Néant et la Vie*, p. 26. Librairie Perrin et C<sup>ie</sup>.

souillés de poussière, à la couche nocturne. »

Est-il juste que tant d'efforts soient vains et stériles? Est-il raisonnable que celui qui, toute sa vie, au prix des souffrances parfois les plus terribles, n'aura jamais déserté le devoir, malgré les défaillances inévitables, soit finalement au même niveau que celui qui n'aura jamais fait l'ombre d'un effort pour se retenir sur la pente du mal?

Le bon sens et la raison se révoltent devant une telle hypothèse. En somme, dit Caro, « la vie future est le couronnement de tout l'ordre moral, elle est possible, car il y a Dieu; elle est nécessaire, car l'homme mérite et souffre. Le mérite et la souffrance, voilà ce qui me fait immortel, voilà la vérité lumineuse, l'évidence devant laquelle pâlisent et s'effacent tous les fantômes de la logique abstraite; c'est l'éternel, l'indéracinable argument en faveur de la vie future, c'est lui qui revient sans cesse dans la

pensée, dans l'entretien des hommes, dans la vie, sous la forme d'un raisonnement, mieux encore d'une émotion, d'une protestation contre le sort, d'un appel à la justice de Dieu (1). »

Sans un Dieu juste et rémunérateur, par conséquent sans une vie future, il est donc impossible de légitimer aux yeux de la raison les exigences de la morale. En vain s'acharne-t-on à édifier une « morale sans obligation ni sanction, une morale positive », en vain essaye-t-on de faire de la « solidarité » l'unique ferment de toute vie sociale et de toute vie morale.

Sans l'existence d'un Dieu et d'une vie future, une telle morale, dans les moments de crise et de désespoir, manquera toujours de l'autorité nécessaire pour pacifier le cœur et équilibrer la volonté.

Si le trou noir du cimetière est l'aboutis-

(1) E. CARO, *L'idée de Dieu et ses nouveaux critiques*, p. 357.

sement final de ma personne physique et morale, vous ne nous enlèverez pas l'idée que nous sommes naïvement les victimes et les dupes d'une colossale illusion.

Certains sages, quelques rares esprits, un petit groupe de dilettantes et de raffinés, soutenus par leurs principes abstraits et leurs méditations philosophiques, ont pu, peuvent et pourront encore s'incliner avec respect devant les lois de la nature et sacrifier leurs appétits sur l'autel tout nu du devoir, mais nous les humbles, les petits, les ignorants, les simples, qui ne pouvons contempler l'harmonieuse et idéale ligne des principes abstraits, faute de culture intellectuelle, faute d'intelligence, faute de temps, que deviendrons-nous?

Il n'est donc pas de tâche plus ardue que celle d'établir solidement, rationnellement, les fondements de la morale, si l'on veut à tout prix s'écarter des conclusions du spiritualisme traditionnel.

Pour se rendre compte de l'insuffisance de la position critique et de la complexité de la question, il faut lire la « *Critique des systèmes de morale contemporaine* » d'Alfred Fouillée. S'emparant successivement des divers systèmes de morale, il les démonte pièce par pièce, les examine consciencieusement à la loupe et finalement les rejette tous individuellement pour vice de construction. On ne peut fermer la dernière page du livre sans être frappé de l'ingéniosité rare, de la subtilité sans égale, de l'information précise du philosophe, mais, en fin de compte, que reste-t-il de la morale? La seule conclusion qui émane logiquement d'une semblable enquête et à n'en pas douter, malgré Alfred Fouillée lui-même, c'est que la morale est une science tellement incertaine, qu'il n'y a pas grande culpabilité à n'en pas tenir compte.

C'est alors que l'existence d'un Dieu et d'une vie future nous apparaît, non seule-

ment désirable et possible, mais nécessaire.

« Quant au nommé Dieu, s'écriait douloureusement Renouvier, la veille même de sa mort, il est entendu qu'il n'en sera pas question; il n'en sera pas davantage question de l'immortalité de l'âme. J'ai vu, il n'y a pas longtemps, dans les journaux, que des sections de la « Ligue pour les droits de l'homme et du citoyen » réclamaient, au nom de la liberté, que tout enseignement fût interdit, dans la classe de philosophie, sur Dieu et l'immortalité. Rayez Dieu du programme (1)! »

L'émotion de Charles Renouvier rejoint ici l'émotion des simples, des croyants, des fidèles. Le plus petit et le plus humble des disciples du Christ, confiant dans la bonté, la justice et la sagesse de son créateur, pourrait confondre, sur ce point, les doctes philosophes, les subtiles psychologues et les très savants biologistes.

(1) Charles RENOUVIER, *Les derniers entretiens*, publiés par Louis Prat (*Revue de métaphysique et de morale*, mars 1904).

Au fait, n'était-ce pas là l'opinion de Jouffroy lorsque, analysant le « problème de la destinée humaine », il disait :

« Considérez la religion chrétienne. Il y a un petit livre qu'on fait apprendre aux enfants et sur lequel on les interroge à l'église. Lisez ce petit livre qui est le catéchisme : vous y trouverez une solution de toutes les questions que j'ai posées, de toutes sans exception. Demandez au chrétien d'où vient l'espèce humaine? il le sait; où elle va? il le sait; comment elle va? il le sait. Demandez à ce jeune enfant, qui de sa vie n'y a jamais songé, pourquoi il est ici-bas et ce qu'il deviendra après sa mort : il vous fera une réponse sublime, qu'il ne comprendra pas, mais qui n'en est pas moins admirable. Demandez-lui comment le monde a été créé et à quelle fin; pourquoi Dieu y a mis des animaux, des plantes; comment la terre a été peuplée; si c'est par une seule famille ou par plusieurs; pourquoi les

hommes parlent plusieurs langues; pourquoi ils souffrent, pourquoi ils se battent et comment tout cela finira? il le sait. Origine du monde, origine de l'espèce, questions de races, destinée de l'homme en cette vie et en l'autre, rapports de l'homme avec Dieu, devoirs de l'homme envers ses semblables, droits de l'homme sur la création, il n'ignore rien. Et, quand il sera grand, il n'hésitera pas davantage sur le droit naturel, sur le droit politique, sur le droit des gens, car tout cela, tout cela découle avec clarté et comme de soi-même du christianisme. Voilà ce qui s'appelle une grande religion; je la reconnais à ce signe qu'elle ne laisse sans réponse aucune des questions qui intéressent l'humanité (1). »

(1) JOUFFROY, *Du problème de la destinée humaine*, cours de morale professé à la faculté des lettres, 1830. Extrait : *Mélanges philosophiques* de Jouffroy, Paris, Hachette, 1860, 3<sup>e</sup> édition, p. 330.